

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 139

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : les cantiques d'Yvan
Autor: Camfranc, M du
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-250004>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction
Pays du dimanche

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

La Chine et les Chinois

Je crois intéresser les lecteurs du *Pays du dimanche* en leur donnant un aperçu sur ce vaste empire, ce pays si curieux à tant de titres qui, depuis quelque mois attire l'attention anxieuse du monde entier.

Dans les mœurs, coutumes et institutions des Chinois se rencontrent des particularités qu'il faut connaître.

Toutes les fonctions en ce pays viennent à peu près se résumer dans le mandarinat à ses divers degrés. Il y a deux sortes de mandarinat, le mandarinat de lettres et le mandarinat des armes. Le premier est de beaucoup le plus important et ouvre la porte aux plus hautes charges. L'un et l'autre sont conquis par voie d'examen. Tous deux comportent également la hiérarchie de trois grades successifs, bachelier, licencié, docteur. A la différence du premier dont l'obtention exige un ensemble de connaissances assez étendues, les épreuves du mandarinat d'armes portent principalement sur des expérimentations d'adresse, d'agilité, de force physique. Pour les notions de l'art militaire, elles n'arrivent guère qu'au second plan. C'est en plein air que se passe l'examen. Les candidats sont vêtus de robes de soie ou de satin de diverses couleurs. Ils ont comme vêtement de cérémonie un bonnet orné de houppes de soie. Le lieu où ils ont à manœuvrer est une espèce de champ de Mars d'une longueur de plusieurs centaines de mètres de longueur sur trente mètres environ de largeur. Il est situé en dehors de l'enceinte de la ville. Les exercices auxquels doivent s'y livrer les aspirants-mandarins d'armes, sont présidés par un haut dignitaire, assis sous un dais entouré d'autres magistrats, députés à cet effet sous sceau

impérial. Sur les deux côtés de la lice se presse la foule avide de contempler le spectacle qui va s'offrir à ses yeux. Au moment de commencer les épreuves, s'avance une sorte d'appareilleur qui à haute voix fait connaître l'ordre des exercices ainsi que le nom des candidats pour telle ou telle partie de l'art militaire. Il y a différentes catégories de candidats, au nombre desquels les archers à cheval et les archers à pied ne sont pas les moins intéressants. Les exercices auxquels ils sont soumis n'ont point le but d'un concours entre compétiteurs.

Leur simple objet est de faire constater l'adresse et l'agilité des candidats. Les archers à cheval doivent par exemple tirer de l'arc au but marqué, bride abattue et au grand galop de leur cheval. Il est des exercices d'escrime, de maniement du sabre. Il en est d'autres où les candidats sont tenus de faire preuve de force, en soulevant de grosses pierres ou en maniant de lourds marteaux. Le Chinois est par nature, méthodique et ami des règles. Il ne lui coûte donc pas extrêmement de se plier à toutes les exigences de la discipline militaire. Le soldat chinois passe communément pour n'avoir pas beaucoup de courage.

Cette opinion n'est pas fondée. Entre autres faits, la résistance qu'en 1839 les Chinois opposèrent pendant deux ans aux Anglais ainsi que la bataille de Pali-Kiao en 1860 contre les Anglais et les Français à la fois, prouverait précisément le contraire. Des tragédies sanglantes qui viennent de les déshonorer devant le monde civilisé, on n'en parle pas ; car ce n'est plus du courage, c'est de la férocity et de la basse cruauté. Les Chinois n'ont jamais attaché une extrême importance à la marine. C'est ce qui explique que son administration se rattache au grand tribunal des armes. Il faut savoir que

toute l'administration du vaste empire chinois vient aboutir à six cours souveraines, ou tribunaux suprêmes siégeant à Pékin. Il y a de longs siècles déjà que les Chinois construisent des navires. Mais ne se trouvant en rapport immédiat qu'avec des peuples peu redoutables sur mer, longtemps protégés d'autre part par leur éloignement même, contre les incursions maritimes des occidentaux, ils n'éprouvèrent nul besoin d'apporter du progrès à leur marine. Par suite ils s'enfermèrent à cet égard comme à tant d'autres, dans leur vieille et immuable routine. Leur navigation sur mer n'a jamais consisté du reste qu'à côtoyer leurs propres rivages et les rivages du Japon. Aujourd'hui néanmoins, devant la nécessité qui s'imposait, ils se pouvoient peu à peu de vaisseaux de construction européenne.

Le vaisseau chinois *Tchouen*, nous est connu sous le nom de *jonques*. Son armature se réduit à deux mâts auxquels s'ajoute parfois un troisième et très faible petit mât à peu près insignifiant. Les voiles sont faites de nattes de bambous : celle du grand mât est cependant de toile de coton. Pour les vaisseaux destinés au parcours des mers du nord, les ancres sont de fer. Elle ne sont que de bois, mais d'un bois très lourd, appelé *bois de fer, tie-limon*, pour les vaisseaux qui naviguent dans les mers moins profondes du midi. Les chinois ne goudronnent point leurs navires. Ils les enduisent d'un mélange fait d'huile de chaux et d'étoupe de bambou. — Moins inflammable que le goudron, cette teinture a aussi cet avantage d'avoir une odeur moins désagréable. La marine d'état se divise en marine fluviale et en marine maritime. La première a une importance qui ne le cède guère à la seconde. Un fait qui n'existe pas assurément en Chine, c'est que tout ce qu'il y a de cours d'eau navigable se trouve

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 37

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Il songeait ainsi, mais n'exprimait pas sa pensée ; inquiète du silence de son père, Alba reprit d'une voix anxieuse :

N'approuvez-vous pas mes projets, père ? Je n'en changerai jamais. Quand j'affectionne, je sens que c'est profond et durable.

Sentant qu'il serait imprudent de heurter sa fille, en ce moment, le banquier répliqua :

— Je t'accorde, Alba, que tu fais preuve d'un cœur parfait en voulant épouser un pauvre infirme ; mais ce bon mouvement doit être

mûrement étudié, nous y songerons en temps voulu.

L'enfant avait baissé la tête tandis que pour se donner contenance, elle feuilletait, sans songer, à la lire, une brochure financière, posée sur le bureau.

Constantin Hedjer commençait à s'inquiéter. Quelle imprévoyance de sa part ! Tout occupé des affaires de sa banque, il n'avait pas su lire dans ce jeune cœur. Il aurait dû s'apercevoir de l'empressement avec lequel Alba se rendait chez ses amis, et avec quelle animation, une fois rentrée chez elle, elle parlait de ses voisins, du triste sort d'Yvan. En vérité, quand elle ne voyait plus le fils de la Bocellini, elle ne prenait plus garde à rien, ni à personne. Et lui, le fin lanceur d'affaires, avait été si aveugle que cela ! A tous ces indices, il n'avait pas su reconnaître que la petite fille devenait femme, et femme aimante et généreuse, accessible à la pitié, qui est le plus sûr chemin pour conduire aux grands sentiments, les très bons et les très

généreux.

En vérité, il était violemment contrarié de cet enfantillage d'Alba, qui pourrait nuire à ses projets. Il avait déjà fait choix d'un gendre. Le vicomte Lucien de Romeure lui semblait parfaitement convenir : jolie fortune, diplomate distingué, ayant passé par l'ambassade de Londres ; hautes relations ; il pourrait arriver aux sommets de la politique. Il ne put résister au désir de parler de son idéal, de prononcer le nom du gendre rêvé.

— Ma petite Alba, il est de mon devoir de père de t'engager à mettre une sourdine à ton amitié. J'approuve la sympathie pour le pauvre Yvan, mais qu'elle ne dépasse pas les bornes de la simple affection. Songe que j'ai en vue, pour ma chère fille, un avenir magnifique et que, du jour où tu en témoigneras le désir, je sais qui mettra, aux pieds de mon Alba, son cœur et sa main.

Oui, ma chère petite, je ne voulais pas t'en parler encore, te trouvant trop jeune ; mais au-

couvert de barques. Parmi tous ces cours d'eau se remarque le canal impérial que ne sillonnent pas moins de cinq mille barques. Par leur groupement d'un certain nombre, elles forment une escadrille voguant sous le commandement d'un mandarin. De dimensions inégales, elles se divisent en trois catégories. Les unes, transportent des provinces dans la capitale, les tributs annuels d'étoffes, de soieries etc. Celles de la seconde catégorie portent d'ordinaire quelque chargement de riz, de blé et diverses autres denrées. Les troisièmes, de construction et d'allure plus légère sont destinées au transport des mandarins, des gouverneurs et autres hauts dignitaires de l'empire. Ces barques ou si, l'on veut jonques, bien que plus petites que les autres, ne laissent point de contenir, et toutes pièces de plain-pied, un salon, plusieurs chambres que décorent des sculptures dorées, une cuisine, des offices, des chambres pour les domestiques. A côté de ces cinq mille barques ou jonques au service de l'Etat, il en est encore une quantité d'autres de commerce qui naviguent de même incessamment sur le canal impérial. Sur le fleuve Kiang, fleuve incomparable qui près de Hang-Yang, bien qu'à cent cinquante lieues de la mer, n'a pas moins d'une lieue de largeur, il n'est pas rare de pouvoir compter jusqu'à huit et dix mille de ces bâtiments marchands, de force les uns à porter 200 tonneaux, soit 200.000 kilos. Mais chose plus étonnante encore à Hang-tcheou et à Canton, on voit des myriades de barques qui servent de demeures à des familles entières. Elles forment de véritables cités flottantes. Là grouillent de pauvres gens, fort laborieux la plupart, qui dès le point du jour, se livrent soit à la pêche, soit à la culture du riz ou à quelque autre humble et misérable profession. Ils n'y rentrent souvent que pour y aller prendre le repos de la nuit.

Quant à la marine maritime, les chinois possèdent différentes espèces de vaisseaux de guerre. Le plus remarquable est le bâtiment à bec d'épervier, ainsi nommé à cause de la légèreté et de la rapidité de sa course. Ils ont le vaisseau dit *de poste* qu'on peut mettre à la voile par tous les temps. Son principal office est de porter les nouvelles en même temps que de déporter et de donner la chasse aux pirates qui infectent les mers de la Chine. Le bâtiment à *courir sur le sable*, ne peut servir que sur les eaux d'une faible profondeur. Le bâtiment à mille pieds, prend son nom du grand nombre de roues dont il est pourvu. Sur sa

jour d'hui, que tu me soumets ton plan d'avenir, je dois t'avouer que tu as éveillé, dans un cœur, de vives admirations.

Il regardait sa fille; si elle avait le charme doux et profond, qui est l'irrésistible grâce de l'intimité, elle aurait aussi, dans peu d'années, le prestige éblouissant qui fait les succès dans le monde... Et elle bornait ses ambitions à devenir garde-malade.

La folle enfant !

Alors il prononça le nom de son favori :

— N'aimerais-tu pas, chère petite à devenir la vicomtesse de Romeure ! une future ambassadrice !

Et devant l'esprit d'Alba apparut, aussitôt, l'idéal de son père. Elle vit ce jeune diplomate comme s'il était présent devant elle, correct de la tête aux pieds, et d'une gravité que rien ne déridait. Il emprisonnait toute sa personne élégante et mince dans une redingote strictement boutonnée, comme celle d'un parlementaire, qui se dispose à se faire entendre dans une assemblée.

Elle ouvrit les yeux étonnés, et répondit d'une voix légèrement railleuse.

— Vous me dites, père, que le vicomte de Romeure mettrait, volontiers, à mes pieds, sa

proue se trouve d'ordinaire aussi sculpté l'insecte de ce nom. Les chinois ont été les premiers à faire l'application des roues à la navigation. Aussi possèdent-ils de date immémoriale une sorte de barques ou jonques à roues qui varient d'une longueur de dix à onze mètres sur une largeur de 4 à 5 mètres. Quelques uns de ces bâtiments sont armés de canons, canons toutefois plus bruyants que redoutables. Personne n'ignore en effet la prodigieuse infériorité de l'artillerie chinoise soit de terre



Le comte de Waldersee
généralissime des troupes alliées en Chine.

soit de mer, vis-à-vis de l'artillerie européenne moderne.

En dépit de l'évidente infériorité des chinois dans la science de la grande navigation, les marins des fleuves ne laissent point de faire preuve d'une grande habileté et d'une audace même extraordinaire. Il n'y a qu'en Chine où l'on verra un seul homme faire à lui seul sur une jonque, la besogne d'un équipage tout entier. D'une main il tiendra le gouvernail, de l'autre des cordages, et toujours sa longue pipe à la bouche, de ses pieds il fera simultanément mouvoir deux longs avirons qu'il pousse et repousse sans cesse. Mais où il se distingue par l'intrépidité de son sang-froid et la prestesse étonnante de ses manœuvres, c'est dans le passage des torrents et des cascades que forment en certaines rivières des rochers semés de cà

main et son cœur. A dire vrai, je m'en soucie peu... un glaçon que ce cœur... S'il se dégelait, un jour, ce serait miracle.

Si le cœur d'Alba était exalté, elle avait néanmoins un esprit pénétrant, qui la rendait parfois un peu railleuse.

— Eh, quoi ! mon père, vous avez pu penser un instant que je pourrais devenir vicomtesse de Romeure. Mais, jamais, je ne saurais m'épanouir près de cet attaché d'ambassade, méditatif. L'avez-vous seulement une fois vu sourire ? Il ne sait que pincer les lèvres avec un soin diplomatique.

Le banquier fronça légèrement le sourcil.

— Tu es bien sévère pour le vicomte. Ce jeune homme est véritablement un esprit distingué ; il a su acquérir une foule de connaissances utiles.

Elle secoua gentiment la tête.

— Oui, ce correct diplomate a, dans l'esprit, un assortiment d'opinions toutes faites. Je suis persuadée qu'il porte sur lui, bien écrits sur des tablettes, des mots préparés pour toutes les grandes occasions.

Et tendant au banquier, un tas de journaux, qu'elle venait de prendre sur la table :

— Ah ! père chéri, lisez et commentez en-

et de là sur une étendue parfois de soixante à quatre-vingt lieues. Cette multiplicité d'écueils qui fait qu'on n'échappe à l'un que pour être précipité sur un autre plus dangereux encore, constitue là moins une navigation que des exercices de manège vertigineux.

On n'a pas oublié que toute l'organisation sociale en Chine vient aboutir à six cours souveraines ou grands tribunaux résidant à Pékin : tribunal des fonctionnaires civils, tribunal des finances, des rites etc. etc. L'administration judiciaire ressort de la cinquième de ces cours souveraines qui s'appelle le *grand tribunal des peines ou de la justice*. Ce tribunal a à sa tête deux présidents et quatre vice-présidents, les uns par moitié d'origine chinoise et les autres d'origine tartare.

L'élevage des chevaux

Puisque nos sociétés agricoles s'occupent de l'organisation de marchés-concours pour nos chevaux et notre bétail, parlons un peu des chevaux : leur élevage est, à coup sûr, une des questions qui intéressent le plus nos pays à herbages. Obtenir un produit, beau à sa naissance, n'est pas le seul but que doit se proposer le propriétaire d'une jument poulinière ; il doit, de plus s'efforcer de conserver au poulain, à partir de l'époque du sevrage, les qualités qui lui ont été communiquées par ses créateurs ; pour cela, il faut qu'il soit en mesure de lui distribuer la nourriture, non pas seulement en quantité suffisante, il faut encore que les aliments soient propres à lui faire acquérir les formes extérieures, à l'empêcher enfin de contracter dès son jeune âge des affections qui précéderaient sa valeur et nuiraient plus tard aux services qu'il comptait en tirer. Quiconque ne se trouve pas dans de bonnes conditions économiques fait fausse route, s'il se livre à la production et à l'élevage du cheval.

Entretenu en liberté au pâturage, le poulain se développe, ses membres prennent de bons aplombs. Il en est tout autrement quand il demeure à l'écurie. Les plantes qu'il consomme ont une grande influence sur le tempérament qu'il conservera pendant toute son existence.

Ainsi en Algérie, où le sol est sec, les végétaux nourrissent beaucoup, sous un petit volume, et ils sont nerveux et pleins d'ardeur. Au con-

semble, toutes ces feuilles. Que le vicomte de Romeure devienne votre bras droit ; il sera incomparable pour débrouiller les questions financières diplomatiques. Quant aux questions de cœur, je ne m'y fierais pas. Je vous en conjure, ne pensez jamais à en faire mon mari.

Elle quitta le bureau ; ses pieds glissaient légèrement sur la moquette du tapis ; arrivée à la porte, elle se retourna, envoyant de la main un baiser à son père.

— Père, il faut toujours aimer votre petite Alba ; la rendre heureuse. Laissez-moi bien aimer mes meilleurs amis ; ils sont si malheureux !

Elle rêveuse, en refermant la porte, elle murmura :

— Une héritière qui apportera à son futur mari, au moins un million dans chacune de ses mains, peut se permettre des folies sans être folle. Je crois, moi, que ces folies devraient plutôt s'appeler...

Elle n'osa pas achever, rougissant dans l'humilité de sa gentille âme de s'attribuer de hautes qualités. Mais il est évident que les prodigalités, rêvées par Alba, étaient tout simplement, infinie délicatesse, excessive générosité.

(La suite prochainement.)